

Voyages et écriture :

Salammbô de Gustave Flaubert

Pr Nedjma BENACHOUR
Université Mentouri Constantine

C'est à partir de la fin des années 1840 que les voyageurs français écrivains, peintres, enseignants, historiens, chroniqueurs, rassurés par la situation politique et convaincus de l'implantation certaine de la politique coloniale, se décident à partir à la découverte de la « Régence », de « l'Orient barbaresque », bref de l'Algérie :

« Le pays occupé, conquis, pacifié attire la curiosité métropolitaine ; et l'on trouve dans la littérature de voyage, à côté des récits d'exploration et des mémoires, un grand nombre de publications d'une autre origine¹. »

La littérature française du voyage algérien que, Roland Lebel nomme « littérature exotique », date, en fait, du début de la conquête française, alors qu'en France, bien avant 1830, existait une littérature du voyage où la Perse, la

¹ Roland Lebel, Histoire de la littérature coloniale en France, Paris, Librairie Larose, 1931. P77

Qu'il définit ainsi : « et la première littérature exotique est une littérature de voyages, souvent plus documentaire qu'embellie de descriptions artistiques, mais on ne saurait la sous-estimer, car elle est la vraie source de renouvellement littéraire. » in Histoire de la littérature coloniale en France op. cité p7

Chine, la Turquie, l'Amérique étaient des sociétés inconnues et recherchées pour leur «édénisme exotique» :

«...l'homme retournant à la nature, doit, de préférence retourner à la nature la plus opulente, celle des tropiques ; c'est là qu'il goûtera le bonheur le plus intense. Telle est la formule de l'édénisme exotique conçue au 18^{ème} siècle »¹

Lebel n'avait-il pas tort de généraliser cette appellation à tous les écrivains voyageurs venus en Algérie ? En effet, ils n'avaient pas tous le même regard, ni la même relation au voyage algérien, à la région ou à la ville visitée. L'exotisme était, par ailleurs, récusé par certains d'entre eux, par E. Fromentin, pour ne citer que cet exemple.

Mais néanmoins, on peut remarquer que l'exotisme au 19^{ème} siècle s'installe dans beaucoup de textes de la littérature du voyage, probablement propulsé par le Romantisme comme l'affirme R. Lebel ; mais expliqué sûrement par le contexte historique d'alors.

L'impérialisme européen et les débuts de la colonisation française, dans certains pays d'Afrique, ouvrent des horizons nouveaux à des voyageurs, parmi lesquels des artistes, écrivains et peintes.

Les écrivains français de la seconde moitié du 19^{ème} siècle furent nombreux à avoir visité l'Algérie de cette époque, parmi eux, citons T. Gautier, E. Fromentin A. Dumas (père),

¹ Idem p.28

G. Flaubert, G de Maupassant, J. Lorrain, les frères Goncourt, A. Daudet, P. Loti, E. Feydeau, etc.

Les six premiers de cette liste ont séjourné à Constantine entre 1845 et 1894, toutes saisons confondues.

Arrivé en août 1845 Théophile Gautier ouvre la voie du voyage constantinois, ensuite Alexandre Dumas (père) en octobre 1846, Eugène Fromentin en janvier 1848, Gustave Flaubert en mai 1858, Guy de Maupassant en juillet 1881, le dernier Jean Lorrain, arrive durant l'hiver 1894.

Lors de leur voyage, certains étaient accompagnés ; souvent d'amis peintres ou écrivains : tels Gautier, Dumas (son fils Alexandre ainsi que des amis artistes tels Giraud et Louis Boulanger). Fromentin (Charles Labbé et Auguste Salzmann), Flaubert, Maupassant, Lorrain ont fait le voyage seuls. Pour son périple maghrébin, à la différence du voyage égyptien, l'auteur de *Madame Bovary* avait, sciemment, recherché la solitude.

A bord de « l'Hermus » Flaubert a embarqué de France jusqu'à Stora¹ pour prendre ensuite la diligence de Philippeville (actuelle Skikda) jusqu'à Constantine. La construction de la route achevée en 1845 a sorti Constantine de son isolement et explique l'affluence des voyageurs dès la fin des années 1840.

Quel était l'objectif de ce voyage ?

¹ Petit port de Skikda.

Excepté l'exotisme en vogue à l'époque, les écrivains avaient-ils des raisons précises pour venir à Constantine et entreprendre un voyage parfois difficile et harassant ?

Gautier, Lorrain artistes amoureux de liberté, d'originalité, de fantaisie, engagés dans des luttes perpétuelles contre le conformisme social et culturel, sont arrivés à Constantine, animés d'une réelle curiosité pour cette ville au site particulier et étrange.

Pour Fromentin le voyage en Algérie s'est voulu une quête ontologique. L'altérité devait lui apporter des éléments de réponse à des interrogations sur lui-même et sur ses capacités créatrices.

Dumas, Flaubert, Maupassant avaient des objectifs plus précis. Le premier a inscrit son voyage dans la perspective du savoir : le périple constantinois devait lui permettre de connaître toute la vérité sur l'histoire de la prise de la ville, sur la situation politique, socioculturelle. *Le Véloce* qui retrace ce séjour, nous met en face d'un auteur historien, ethnologue, démographe, bref un Dumas plus analyste que romancier. Son voyage- connaissance fut en rupture totale avec une simple ou quelconque velléité touristique. C'est le Maupassant journaliste et non le Maupassant nouvelliste qui est venu en Algérie pour couvrir l'Insurrection des Ouled Sidi Cheikh et faire un reportage sur son leader Bouamama. Ayant achevé sa mission, il fit un détour par Constantine avant d'embarquer à Bône pour Marseille.

Flaubert a visité Constantine et Carthage dans un but littéraire : la composition de *Salammbô* en était l'objectif principal.

Si la diversité des objectifs du voyage constantinois est parfois évidente, des pôles de rencontre - les lieux et son histoire de Constantine - ont, tout de même, attiré ces écrivains.

En effet le site, certains espaces distinctifs, certaines cérémonies et pratiques sociales de cette ville ont suscité, sur presque cinquante années, la même curiosité, quand bien même les regards étaient différents. Cette différence est, à la fois rencontre et divergence.

II Gustave Flaubert à Constantine

Le voyage de Flaubert au Maghreb avait, donc, un objectif littéraire. Le style de cet écrivain étant imprégné des procédés d'écriture réaliste, aussi, avant d'avancer dans la confection de *Salammbô*, jugea-t-il nécessaire de connaître de visu le pays de la princesse carthaginoise, héroïne de son futur roman. D'ailleurs dans une correspondance adressée de Tunis à son ami Ernest Feydeau,¹ un samedi 8 mai 1858, Flaubert écrit :

¹ Ecrivain- voyageur lui aussi. Après son séjour en Algérie il publia *Alger* en 1862.

« Ce voyage est plus facile de Tunis à Constantine que de Constantine à Tunis et cependant que d'Européens l'ont encore fait.

De cette façon j'aurais vu tout le pays dont j'ai à parler dans mon bouquin Salammbô . »

Le contact avec le Maghreb et par conséquent avec l'ancienne Numidie où Carthage et Cirta occupaient une place importante se fait, donc, en premier lieu avec l'Est algérien.

Flaubert quitte la France par Marseille à bord de l'Hermus un 12 avril 1858.

Ses impressions sur son voyage maghrébin figurent dans l'un des tomes des *Œuvres complètes*², ainsi que dans sa correspondance.

Flaubert débarque donc à Philippeville. Le soir même de son arrivée il part pour Constantine à bord d'une « voiture » qui : « craque et gargouille comme un ventre trop plein ». La promiscuité des autres voyageurs, - Maltais, Spahi, Provençal, Italien -, « ces animaux derrière moi puent de gueulent » le met mal à l'aise et l'incommode. Lors de ce voyage, le second,³ Flaubert, seul sans aucun

¹ In Gustave Flaubert Correspondance, 1858-1864, Lausanne, éditions Rencontre, 1965.

²G. Flaubert. *Œuvres complètes*, voyages (Orient et Afrique) tome 2. Paris, Sociétés des Belles Lettres, 1948.

³ Le premier voyage de Flaubert en Algérie a eu lieu en 1845, il avait séjourné à Alger.

accompagnateur, préoccupé par son roman sur Carthage, est agacé par tout ce vacarme. A ce sujet Aimé Dupuy ¹ écrit :

« Cependant partant pour l'Afrique du Nord, Flaubert manque de ce sentiment d'euphorie qui l'animait en 1849....Aujourd'hui, le voyageur est seul, face à lui-même, ...En outre avec l'obsession de l'aventure littéraire dans laquelle il s'est engagé et peut être fourvoyé ; la hantise de ce roman qui «ne vient pas ... »

Le trajet Philippeville - Constantine permet au voyageur de faire connaissance avec le paysage de cette région d'Algérie.

Flaubert et les autres voyageurs de la diligence, après avoir escaladé à pied *«cette interminable ascension»*, celle de l'actuelle Aouinet El Foul, arrive à Constantine par la place d'Armes. Tout comme Fromentin, il est donc entré par le Coudiat-Aty qui fait face à la porte Bab El Oued.

« Place d'Armes » car lors de la prise de Constantine, en 1837, l'essentiel de la bataille s'est déroulé sur deux fronts : celui de Bab El kantara et celui du Coudiat.

Flaubert loge à l'hôtel «du Palais» qui se trouvait à proximité du Palais du Bey la résidence de Ahmed Bey (le dernier bey de Constantine). Le chef du bureau arabe, un certain Vignard reçoit l'écrivain et met à sa disposition son propre secrétaire, Salah-Bey, le petit fils du bey, qui le guide à travers les rues et les quartiers de la ville.

¹ In *En marge de Salammbô*, Paris, librairie Nizet 1954 p39

Après le séjour à Constantine, Flaubert repart à Philippeville où l'attendait le bateau pour Tunis. Après son séjour en Tunisie, Flaubert décide de revoir Constantine en faisant le trajet Tunis -Constantine par route.

Après un voyage harassant il arrive à destination :

« ...l'admirable Constantine s'aperçoit de loin ...entrée triomphante à Constantine, avec mon plumet. » .

Flaubert éprouve un réel plaisir à revoir cette ville. De ce périple à travers quelques villes de l'Est algérien, l'attrait de Constantine est incontestable.

Effectivement, les autres villes l'ont laissé plus ou moins indifférent. Dans une lettre du 24 avril 1858, adressée à L. Bouilhet, Flaubert écrit à propos de Constantine ceci :

« C'est une chose formidable et qui donne le vertige : je me suis promené au-dessus, à pied et dedans à cheval. C'était l'heure où sur le boulevard du Temple, la queue des petits théâtres commence à se former. Des gypaètes tournoyaient dans le ciel. »

Pourquoi cette préférence ? Le site particulier de la ville ? Sans aucun doute. Site qui lui permet d'oublier qu'il visite une ville conquise depuis seulement un peu plus de vingt ans.

Pour Flaubert, le site grandiose de Constantine sied à certains de ses hommes célèbres tel Jugurtha : *« Je pense à Jugurtha, ça lui ressemble ».*

Ce chef numide qui fut pour beaucoup artistes la représentation emblématique de la résistance a capté l'attention de deux grands écrivains français du 19^{ème} siècle : Flaubert et Arthur Rimbaud. Dans la lettre adressée à Louis Bouilhet, le 24 avril 1858, Flaubert associe la grandeur et l'importance de Constantine à celle de Jugurtha :

« La seule chose importante que j'ai vue jusqu'à présent, c'est Constantine, le pays de Jugurtha ».

La visite des gorges du Rhummel permet à l'écrivain - voyageur de noter dans son récit de voyage deux observations :

1) Un fait historique qui a eu lieu le jour de la prise de la ville par l'armée française en 1837 : « Une arche naturelle, elle a bien de hauteur deux cents pieds (c'est par-là que les gens de Constantine, lors de la prise de la ville, sont descendus au bout d'une corde ; quant au bey, le tableau de Court est faux : il était dans l'intérieur) puis une sorte de tunnel ; en continuant, on arrive au pont d'Elkantara »

La visite de ce lieu donne au voyageur l'opportunité d'ouvrir une parenthèse sur l'histoire récente de la ville.

Il rappelle qu'en 1837, lors de l'assaut de Constantine surnommée par les soldats français « la ville du diable », certains habitants ont fui l'armée étrangère en se jetant dans le ravin. A. Badjadja, historien et qui fut directeur général des archives algériennes écrit ¹:

¹ A. Badjadja, *La bataille de Constantine* Imprimerie de la Wilaya 1982 p58.

« Une grande partie des habitants de la ville, hommes, femmes, enfants se précipitent eux aussi du côté des abîmes. Au moyen de cordes lancées en toute hâte sans aucune précaution ni vérification, les Constantinois glissent le long des parois, parfois à pic, préférant affranchir la mort du côté des abîmes plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi. »

Flaubert relatant ce même fait se réfère à un tableau du peintre Joseph-Désiré Court qui, de façon erronée, fait figurer le Bey Ahmed parmi ces désespérés *«Quant au bey, le tableau de Court est faux : il était dans l'intérieur»*.

Qui a aidé Flaubert à relever cette inexactitude ? Est-ce le guide, turc lui-même et descendant d'un bey de la ville ? En effet, Ahmed Bey n'a pas cherché à fuir ou à se suicider¹. Le bey «les larmes aux yeux, assiste impuissant à la prise de Constantine. Après avoir regroupé tous les rescapés, Ahmed Bey à la tête de l'armée qui lui reste, jette un dernier regard sur Constantine, sa ville natale d'abord, sa capitale ensuite, puis prend la route du Sud. Il ne désespère pas de reconquérir Constantine et il continue le combat jusqu'à 1848.»²

1. Une cérémonie sociale : les chasseurs de porc-épic et les fumeurs de kif

La seconde observation que note Flaubert lors de la visite des gorges du Rhummel, est un spectacle pittoresque celui des « campeurs » du fleuve. Son guide, un natif de la ville, l'aide à comprendre cette cérémonie qui était très fortement ancrée dans Constantine.

¹ Comme Mohammed Belebjaoui, le second de Benaïssa (commandant de la bataille) qui *«préfère se suicider d'une balle dans la tête après avoir vainement cherché la mort en combattant sans répit sur les remparts.»* idem p 59.

² ibid.

« Il me montre, en descendant, trois gaillards grêles et étranges : ce sont des mangeurs de haschich, chasseurs du porc-épic ; quand ils en ont pris un, ils font un grand dîner. »
p545

Ces hommes, fumeurs de kif, les «hachaïchis» bivouaquaient dans les gorges pour chasser cet animal (el dorban). Cette pratique sociale constantinoise, qui n'existe plus, fut décrite au début du 20^{ème} siècle par divers témoignages tel celui de Abdelhamid Maïza.

Ces mêmes hommes chassaient un autre animal, l'hyène, que Flaubert décrit plus longuement en ces termes :

« Ces mêmes hommes prennent des hyènes vivantes, les amènent à Constantine et les lâchent à leurs chiens. Pour prendre une hyène, ils vont à la caverne, bouchent l'ouverture avec des toiles, et y laissent un trou. Ils poussent une sorte de zagarit, l'hyène vient au bord, le chasseur lui parle : « tu es jolie, on te peindra de henné, on te donnera un mari, des colliers, etc. »

Ces hommes très particuliers qui s'adonnent à ces rituels accompagnés d'activités culturelles et ludiques sont les hechaïchis de Constantine. Le haschich qu'ils mangent (la poudre de la plante était mélangée au miel) ou fument est la denrée essentielle durant ces journées particulières, ce qui explique, sans doute, leur apparence physique : « des gaillards grêles » note Flaubert. Leur campement dans les gorges du Rhummel, à l'extérieur de la ville, en pleine nature, loin des regards, leur permet de vivre, en marge de

la société, une existence exempte de contrainte qu'ils revendiquent et assument pleinement.

3. Le profit littéraire du séjour à Constantine

PRELIMINAIRES

Pour beaucoup de voyageurs, illustres écrivains et peintres du 19^{ème} siècle, le séjour à Constantine fut d'un bénéfice littéraire – ou pictural (Fromentin) – certain.

Flaubert, grand voyageur du 19^{ème} siècle, comme l'ont été beaucoup d'écrivains de son époque, devait après son périple égyptien (1849) et algéro-tunisien (1858) écrire un livre inspiré de tout ce qu'il avait observé ou ressenti dans ces trois pays.

Certaines notes et impressions du voyage constantinois de Flaubert resurgissent dans *Salammbô* pour lequel l'écrivain fit son périple maghrébin. Ces notes furent, bien entendu, remaniées et adaptées au contexte de ce roman ancré dans Carthage antique contemporaine de Cirta

Le désir d'écrire la passion de Mâtho, le chef guerrier barbare pour la princesse carthaginoise Salammbô, incarnation de Tanit, déesse de l'Etoile Montante, est antérieur au voyage algérien.

Flaubert commence son roman sur Carthage en 1856 et entreprend son voyage maghrébin au printemps 1858. Ce second voyage « littéraire » était donc dicté par l'écriture de son roman, et par voie de conséquence, par le souci de visiter l'Est algérien et le Nord tunisien.

L'auteur de *Madame Bovary* qui voulait connaître de visu Carthage, débarque, en premier lieu à Stora en Algérie. Le but de cette halte est Constantine- Cirta l'ancienne capitale numide, rivale de Carthage ; mais il faut, néanmoins, souligner que ce voyage algéro-tunisien est la continuité du périple égyptien.

En 1858, *Salammbô* qui était en rédaction depuis deux années, sera remanié après le séjour maghrébin de son auteur.

Dans une lettre adressée à une amie, Flaubert écrit :

*« J'ai visité à fond la campagne de Tunis et les ruines de Carthage, j'ai traversé la Régence de l'est à l'ouest pour rentrer en Algérie par la frontière de Keff, et j'ai traversé la partie orientale de la province de Constantine...il faut écrire pour soi, avant tout. C'est la seule chance de faire beau. »*¹

Cet énoncé montre, très explicitement, l'importante place occupée par *Salammbô* dans la vie de son auteur ; ce que souligne Gautier dans l'un de ses articles :

¹ Flaubert *Correspondance* op. cité p822.

« D'ailleurs en écrivant *Salammbô*, G. Flaubert loin de sortir de sa nature, y est plutôt rentré. »

Est-ce parce que ce roman devait l'aider à se détacher de la société bourgeoise française du 19^{ème} siècle et de ses institutions intraitables¹ vis-à-vis de l'artiste que Flaubert à Constantine et à Tunis s'est senti « *bien portant et d'humeur gaie.* » ?

En rentrant à Paris, l'écrivain se remet à l'écriture de *Salammbô*, armé de ses précieuses notes et impressions sur ces régions, berceau de Cirta et de Carthage et qui constitueront l'extra - texte adapté à l'époque, mais reconstruit par le riche apport de la création artistique de l'auteur.

Dans ce roman, captivant à plus d'un titre, l'aspect que je me propose de souligner, est sa relation à Constantine car le séjour de l'écrivain dans cette ville y a laissé une empreinte certaine.

Une lecture attentive de *Salammbô* et des notes de voyage de Flaubert sur Constantine laisse voir une intertextualité plus qu'évidente.

Ainsi :

¹ Faut-il rappeler que *Madame Bovary* a fait l'objet de poursuites judiciaires ?

A) *- la topographie de Carthage du roman rappelle celle de Constantine, ville réelle, comme cela se remarque dans ces deux énoncés :

« Mais Carthage était défendue dans toute la largeur de l'isthme : d'abord par un fossé, ensuite par un rempart de gazon, et enfin par un mur, haut de trente coudées, en pierre de taille, et à double étage. » (Salammbô p50)¹

« Mais la ville était protégée par un lac communiquant avec la mer. Elle avait trois enceintes, et sur les hauteurs qui la dominaient se développait un mur fortifié de tours. » p91

Plus que la description générale de Carthage, ce sont surtout les lexèmes précisant la configuration de la ville punique qui interpellent Constantine :

Isthme : il rappelle celui de Constantine qui rattachait la ville au Coudiat-Aty. Ce lieu fut, d'ailleurs, souvent signalé par la littérature du voyage.

Le fossé : ou le ravin de Constantine.

Les remparts, mur fortifié : Constantine était célèbre pour ses remparts naturels et fortifiés qui la rendaient la ville difficile à assiéger.

Le lac : tel le Rhummel qui, lui aussi, protégeait sa ville.

Les trois enceintes : Constantine était, elle aussi, ceinturée et protégée au sud par trois portes.

¹ Réédition Alger, ENAG, 1988

*- Certains faits historiques propres à la bataille et à la prise de la ville.

Le premier fait . Considérons les énoncés suivants :

1/ «Les Barbares se précipitaient pêle-mêle ; les échelles rompaient avec un grand fracas, et les masses d'hommes s'écrasèrent dans l'eau qui jaillissait en flots rouges contre les murs. »p91

Les soldats de Mâtho qui voulaient désespérément s'emparer de Carthage, en escaladant le mur fortifié à l'aide d'échelles, se sont retrouvés au fond du lac.

Ce détail de la bataille de Carthage rappelle étrangement l'événement tragique vécu par une partie de la population le jour de la prise de leur ville. Désirant fuir l'armée française, des Constantinois ont tenté de s'échapper par le ravin en s'accrochant à des cordes qui, sous le poids, ont cédé. Ils se sont écrasés au fond du Rhummel.

Ce douloureux événement de l'histoire de Constantine, largement rapporté par les voyageurs du 19^{ème} siècle, parmi lesquels Flaubert, sera donc récupéré par l'énonciation narrative de la bataille punique.

Second fait :

-2/ «Plus de vingt fois, il (Mâtho) fit le tour des remparts, cherchant quelque brèche¹ pour rentrer. Une nuit, il se jeta dans le Golfe, et pendant trois heures , il nagea tout d'une haleine. Il arriva au bas des Mappales, il voulut grimper contre la falaise. Il ensanglanta ses genoux, brisa ses ongles, puis retomba dans les flots et s'en revint. Son impuissance l'exaspérait. Il était jaloux de cette Carthage enfermant Salammbô, comme de quelqu'un qui l'aurait possédée. »

Le guerrier barbare Mâtho est désespéré de ne pas trouver de brèche par laquelle pénétrer dans Carthage pour rejoindre la femme aimée.

Le lexème «brèche » retient l'attention de tout lecteur qui connaît Constantine et son histoire : afin de s'emparer de la ville, les miliaires français ont forcé les remparts en ouvrant une brèche² restée célèbre dans l'histoire la conquête de l'ancienne Cirta.

C * Une particularité sociologique et culturelle de Constantine

A la page 53 du roman, Flaubert écrit:

« Il y avait en dehors des fortifications des gens d'une autre race et d'une origine inconnue, - tous chasseurs de porc-épic, mangeurs de mollusques et de serpents. Ils allaient dans les cavernes prendre des hyènes vivantes, qu'ils s'amusent à faire courir le soir sur les sables de Mégara, entre les stèles

¹ C'est moi qui souligne.

² La place édifée à cet emplacement s'appelait « place de la Brèche ».

des tombeaux. Leurs cabanes, de fange et de varech, s'accrochaient contre la falaise comme des nids d'hirondelles. Ils vivaient là, sans gouvernement et sans dieux, pêle-mêle, complètement nus, à la fois débiles et farouches, et depuis des siècles exécrés par le peuple, à cause de leurs nourritures immondes. »

« *Les Mangeurs de choses immondes* » comme les nomme Flaubert, sont des mercenaires venus d'un pays inconnu aider les Carthaginois à lutter contre l'armée des Barbares, menée par Mâtho.

Or durant son séjour constantinois, l'écrivain, comme je l'ai signalé ci-dessus, avait été frappé par un rituel propre à la ville : la chasse du porc-épic et de l'hyène par les fumeurs de haschisch, initiés à ce rituel depuis la nuit des temps. Ces chasseurs-fumeurs réapparaissent dans son roman *Salammbô* sous l'appellation « *Les Mangeurs de Choses Immondes* »

Ce qualificatif autorise la remarque suivante : la réalité sociale observée à Constantine s'est investie dans un roman avec des variations qui conviennent à un texte fictionnel et où l'écrivain a donné libre cours à sa pétulante imagination dans un roman, pourtant historique, consacré à l'histoire de Carthage

La transition d'une pratique sociale -les chasseurs de porcs-épics- à une création de personnages littéraires -Les Mangeurs de Choses Immondes -, relève d'une inter - influence qui me semble intéressante à plus d'un titre.

Presque un siècle plus tard, Kateb Yacine, écrivain natif de Constantine rapporte cette tradition liée au lit du Rhummel. Dans son roman *Nedjma* (1956) ces « campeurs » auxquels se joignent Rachid et Si Mokhtar sont :

« *Les réprouvés de Constantine* », « *les parias du Rimmis* »
« *...Si-Mokhtar rendait visite aux parias du Rimmis...ce n'était que festins monstrueux (certains jours ils assommèrent un poulain)...* »

La similitude entre les énoncés extraits de deux pratiques littéraires différentes (un roman et des notes de voyage) est frappante. Elle est un exemple parfait d'hypertextualité ¹ où l'hypertexte, Salammbô se greffe sur l'hypotexte, les notes de voyage, à l'aide, non pas d'« *un commentaire* », mais d'une « *réécriture* »² faite à partir d'une réalité sociale observée sous-tendue par toute la charge poétique et créatrice investie dans le roman.

La nourriture des fumeurs de haschich constantinois (le porc-épic) et celle des Mangeurs de Choses Immondes (mollusques, serpents ...) a donc subi un changement dans le roman.

¹ Telle que la définit M. Riffaterre (in *Production du texte*. Paris, le Seuil, 1979, p21) :
« *Toute relation unissant un texte B (hypertexte) à un texte A antérieur (hypotexte) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle d'un commentaire.* »

² Que Nathalie Piegay- Gros (in *Introduction à l'intertextualité*. Paris, Dunod, 1996. p181) définit ainsi : « *Action par laquelle un auteur écrit une nouvelle version d'un des textes et par métonymie, cette version.. Mais la réécriture désigne aussi de manière générale et vague toute reprise d'une œuvre antérieure , qu'elle qu'elle soit , par un texte qui l'imité, la transforme, s'y réfère implicitement ou explicitement .* »

Sans que l'intertextualité soit très visible, les références katébiennes au roman de Flaubert existent dans l'œuvre (certains poèmes, le roman) de l'écrivain algérien¹.

Ce que souligne M. L. Maougal dans son analyse ² :

« Au nombre des indices tout un vocabulaire manifeste et explicite montre le lien très étroit entre la lecture katébienne du seul roman historique africain de Gustave Flaubert et les intentions anti impérialistes et anti- capitalistes parce anti-bourgeoises de l'écrivain réaliste du 19^{ème} siècle. Ce vocabulaire c'est celui de la guerre de résistance que retrace Flaubert à travers son roman, et que nous retrouvons dans le poème katébien...On relèvera la similarité intertextuelle entre le poète et Salammbô, en leur similarité avec le serpent . Mais à la différence de Salammbô, le poète opte pour la foule et tue le serpent jouisseur qui impose la solitude. »

Le roman de Flaubert qui, à travers les siècles et les pays, a impressionné plus d'un lecteur, et pas des moindres, avait suscité, chez Théophile Gautier, la réflexion suivante :

« La lecture de Salammbô est l'une des plus violentes sensations intellectuelles qu'on puisse éprouver. »

¹ Les chasseurs de porcs-épics – la présence de cette manifestation dans le roman *Nedjma* , ici, les chasseurs sont « les parias du Rimmis ». Par ailleurs l'une des appellations que Rachid attribue à *Nedjma* n'est- elle pas Salammbô « *Une Salammbô déflorée, ayant déjà vécu sa tragédie, vestale au sang déjà versé...* » ? *Nedjma* p 177.

² Mohamed-Lakhdar Maougal *La diffraction colingue* – essai de formalisation sur les rapports de génération géné-phénotextuelle, avec une application sur le corpus du texte esthétique de Kateb Yassine- 1946-1966 (poésies, théâtre, roman, essai.). Thèse de doctorat d'Etat soutenue à Alger en 1999, sous la direction de Dalila Morsly. (université d'Angers) 2 tomes. p291

Durant le séjour au Maghreb en 1858, les aspects pittoresques de la nature, souvent grandiose et ceux des comportements socioculturels ont suscité la curiosité de Flaubert. Le bénéfice littéraire de ce voyage a été évident.

Avant même d'avoir terminé *Salammbô*, l'écrivain désirait écrire un roman « *sur l'Orient moderne, l'Orient en habit noir.* » qu'il aurait intitulé *Harel Bey*.

L'extra-texte aurait-il été « *l'Orient isthme de Suez* » ou alors le Maghreb qui a enrichi le voyageur d'images, de spectacles insoupçonnés, lui laissant une inestimable « documentation » visuelle et sensorielle ? Flaubert projetait d'accorder une place importante aux personnages et situations inspirés de ses observations durant son séjour constantinois.

Harel- Bey n'a, hélas, jamais vu le jour, car à la même période l'écrivain songeait à un autre sujet sur Napoléon III et le Paris de l'époque.

Des voyageurs, parmi lesquels Flaubert, célèbres écrivains d'un siècle d'or de la littérature universelle ayant fait le voyage pour de multiples raisons - journalistique, recherche de soi et de son art, recherche de l'« Orient », recherche de l'histoire, quête de matériaux pour l'écriture d'un roman - ont laissé des textes où Constantine n'est pas un simple référent mais une ville observée, admirée et « écrite » avec le talent artistique qui sied aux grands noms de la littérature.

Ces textes souvent difficiles à consulter ouvrent cependant des perspectives de lecture et d'analyse d'une richesse indéniable. Constantine a véritablement été honorée par ces écrivains français du 19^{ème} siècle.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres et récits de voyage

Kateb Yacine. *Nedjma*, Paris, Le Seuil, 1956.

L'œuvre en fragments, Paris, Sindbad, 1986. Présentation de J. Arnaud

Flaubert Gustave Œuvres complètes- Voyages (L'Orient et l'Afrique, tome II)-, Paris Sociétés des Belles Lettres, 1948.

Salammbô, Paris, Sociétés des Belles Lettres, 1944, rééd. Alger, 1988

-Ouvrages sur Flaubert

Chikhi Beïda « Salammbô de Flaubert au prisme de la littérature algérienne de langue française » in Regards sur la francophonie, colloque international de Rennes, avril 1995, publié : Paris, PUF, 1996.

Dupuy Aimé. En marge de Salammbô ,le voyage de Flaubert en Algérie, Tunisie Avril – juin 1858, Paris, Nizet, 1954.

Zouari Fawzia « Madame Salammbô » Jeune Afrique n°2027, 16 novembre,1999.

Ouvrages sur la littérature (critique et autres)

Bourdieu Pierre Les règles de l'art Paris, Le Seuil 1992 - 1998

Piegay-Gros Nathalie. Introduction à l'intertextualité, Paris, Dunod, 1996.

Riffaterre Michael. Production du texte, Paris, le Seuil, 1979.

Lebel Roland. Histoire de la littérature coloniale en France, Paris, Larose, 1931.

Martino Pierre. L'Orient dans la littérature française aux 17 et 18^{èmes} siècles.

Paris, Hachette, 1906. Reed. Genève, Slatkine, 1970.

Histoire et société

Alquier.P. Guide de Constantine, Constantine, Imprimerie Paulette & ses fils, 1930.

Badjadja Abdelkrim. La bataille de Constantine 1836-1837, imprimerie de la Wilaya de Constantine, 1982.

Lacheraf Mostafa Des noms et des lieux : mémoire d'une Algérie oubliée, Alger, Casbah 1999

Mercier Ernest Histoire de Constantine, Constantine, Marle et Biron, 1903